

Les figures de l'Autre : regards croisés sur les manuels d'histoire moldaves et transnistriens, 1991-2007.

Maria NEAGU

Résumé

En 1992, a eu lieu, en République de Moldavie, un conflit armé qui s'est soldé par la création, à l'intérieur de ses frontières, d'une entité autonome connue aussi sous le nom de Transnistrie. Depuis le cessez-le-feu, les deux parties se sont cantonnées dans un régime de propagande active qui vise à démontrer, en Transnistrie, l'existence d'un peuple transnistrien distinct et son « droit à l'indépendance » et, en Moldavie, la solidité d'une nation civique démocratique et intégratrice de plusieurs identités régionales et ethniques. Cette redéfinition postguerre des repères identitaires collectifs s'inscrit dans une rhétorique de l'altérité où l'identité du Soi se définit par rapport à la différence et à l'éloignement de l'Autre. Le présent article explore les diverses postures de « l'Autre » qu'endossent la Moldavie et la Transnistrie à travers les livres scolaires d'histoire moldaves et transnistriens.

Il semble incontestable d'affirmer qu'au moment de son apparition sur la nouvelle carte de l'Europe de l'Est, reconfigurée par l'implosion du bloc socialiste, la République de Moldavie était une grande inconnue pour le monde entier. L'événement qui l'a propulsée sur la scène internationale fut une confrontation armée, déclenchée en 1992 : la tristement célèbre « guerre de la rivière Dniestr ». Les origines de ce conflit, placé aujourd'hui sous l'observation de l'Organisation pour la Sécurité et la Coopération en Europe (OSCE) et de quatre médiateurs, la Russie, l'Ukraine, les États-Unis et l'Union européenne, remontent aux années de la perestroïka, qui s'est traduite, en Moldavie, par un ample « mouvement de renaissance nationale » mettant en lumière les affections proumaines des Moldaves et leur désir implicite de (ré)union avec la Roumanie. Dans l'élan de ces revendications culturelles et linguistiques, la communauté russophone de la Moldavie, concentrée en grande majorité à l'est du fleuve Dniestr, réclame à son tour sa « différence » et son droit à l'indépendance. Les tensions entre les deux groupes s'aggravent vite et des affrontements mi-

litaires auront comme impact la division du pays en deux entités distinctes : l'une, située sur la rive droite du Dniestr, est l'actuelle République de Moldavie (RM); l'autre, implantée sur la rive gauche, est la « République moldave dnestrionale » (RMN) ou, simplement, la Transnistrie.

Si les armes ont été déposées, les deux nouvelles républiques moldaves n'ont pas pour autant cessé les hostilités, désormais perpétuées par les armes diplomatiques, politiques, économiques et médiatiques. À Tiraspol, le nouveau régime en place déploie un large effort de propagande, qui interpelle la haine semée par la récente guerre, pour cultiver l'image d'une Moldavie hostile à la différence de la Transnistrie et à son désir d'indépendance. La presse locale, les intellectuels et les acteurs institutionnels se font complices pour tisser la trame d'un discours hégémonique au cœur duquel la Moldavie incarne un « Autre », voire un ennemi. Dans la capitale moldave, Chisinau, on se montre plutôt rassembleur, valorisant l'héritage pluriethnique de l'État moldave et prônant l'ouverture envers les communautés minoritaires du pays. Néanmoins, cet appel pour l'unité – loin d'être unanime – est défié par l'enclavement progressif que la région transnistrienne a subi au cours des dernières années. En réaction à une frontière transnistrienne nouvellement installée et à l'isolement diplomatique, économique et politique du Tiraspol, combiné aux accents de « chauvinisme velicorusse », se forge en Moldavie un contre-discours qui ose prononcer une « différence » transnistrienne.

Si cette rhétorique de l'altérité traduit, au premier abord, les limites du dialogue entre les deux communautés stigmatisées par leur récent divorce, elle est aussi révélatrice des efforts politiques de redéfinition d'une identité collective distincte au cœur des deux républiques moldaves fraîchement (re)fondées de part et d'autre du Dniestr. On peut rappeler à cet effet un axiome qui établit que la réflexion sur l'altérité précède et permet toute définition identitaire du Soi¹. À la lumière de ce paradigme, les discours moldave et transnistrien sur l'Autre – l'« autre rive du Dniestr » – pourraient donc être perçus comme des indices d'une quête de Soi, voire d'une volonté affirmée d'élaborer de nouvelles significations à son existence collective dans le contexte de la transition postguerre et postsoviétique. Nombreux sont d'ailleurs les signes qui annoncent, en Moldavie comme en Transnistrie, l'émergence d'une intention nationale et d'une idéologie qui structure son propos. Les manifestations publiques des membres du mouvement « Prorav » à Tiraspol démontrent le succès de l'œuvre d'« ingénierie nationale » entreprise après la séparation et qui s'est fixé comme but de faire naître et exister un sentiment d'identité transnistrienne. Des scénarios semblables mettent en vedette, de l'autre côté du Dniestr, des individus et des institutions qui défendent une culture moldave et roumaine.

Il est intéressant, dans ce contexte de refondation des repères collectifs, de se pencher sur les dynamiques identitaires qui parcourent les deux groupes en quête d'une nouvelle image, déclinée dès lors sur les multiples facettes d'un « nous » et

d'un « autre ». Revu sous cet angle, le cas moldave s'avère une occasion privilégiée pour rouvrir le débat sur la mise en narration du Soi et de l'Autre dans les grands récits collectifs. Il permet de remettre en question, dans une perspective renouvelée, les procédés discursifs et narratifs à travers lesquels s'organisent et se réactualisent les représentations sociales sur nous-mêmes et sur les autres.

Marc Ferro revient sur cette problématique complexe de l'identitaire du Soi et de l'Autre, dans les années 1980, avec une réflexion féconde et toute aussi audacieuse dans son ouvrage de référence, intitulé *Comment on raconte l'histoire à travers le monde entier*. « Ne nous y trompons pas! – avertit l'historien français dans la préface du livre qui ouvre dès ce moment une nouvelle avenue dans le champ d'études imagologiques – [or], l'image que nous avons des autres peuples ou de nous-mêmes est associée à l'histoire qu'on nous a racontée quand nous étions enfants². » Dès lors, ce sentier menant vers l'histoire scolaire est emprunté par maints experts qui ont fait ressortir le rapport dialectique qu'entretiennent les livres scolaires d'histoire avec les personnages indigènes ou exogènes de nos imaginaires collectifs³. C'est dans ce champ, très riche en perspectives épistémologiques et encore en friche, que nous aimerions inscrire notre analyse. On sait, par le biais de la presse notamment, que les écoliers de part et d'autre de Dniestr n'apprennent plus la même histoire depuis le conflit de 1992. Les manuels qui les accompagnent en classe ne sont pas rédigés par les mêmes auteurs, ne portent pas les mêmes titres et ne puisent guère aux mêmes schémas factuels et interprétatifs. Inspiré par le questionnement de M. Ferro, on pourrait alors se demander, le regard tourné vers la Moldavie, quelle image d'eux-mêmes absorbent les Moldaves *cis* et *trans* dniestriens en lisant leurs livres d'histoire. La question nous semble légitime et d'autant plus actuelle dans ce coin du monde où sévit, depuis presque deux décennies, un conflit passif dont les analystes ont du mal à prévoir les effets sur l'avenir. Ce texte sera donc l'occasion de scruter le profil identitaire des Moldaves à travers les livres transnistriens et celui des Transnistriens tel qu'il ressort des livres moldaves d'histoire. Plus précisément, il s'agit d'identifier et d'analyser les ensembles narratifs qui configurent les symboles de l'altérité dans les livres scolaires d'histoire en Moldavie et en Transnistrie. Nous croyons que ces images sur l'Autre se déclinent sur le mode d'une rhétorique partisane. C'est ce discours sur l'Autre et l'idéologie qui préside à sa naissance que nous entendons déceler, par le biais d'une critique historique du texte, dans cette étude.

Dans un premier temps, nous allons dresser le portrait de la Transnistrie dans les manuels moldaves; nous nous appliquerons ensuite à la tâche de déceler l'image de la Moldavie dans les manuels transnistriens. Précisons tout de suite que cet exercice d'imagologie, revisité à la lumière des sources moldaves et transnistriennes, nous pose un problème de conceptualisation. Or, à la différence des études qui traitent d'une altérité étrangère, d'un Autre d'ailleurs et de loin⁴, ou de celles qui bouclent les traits distinctifs d'un Autre en Soi⁵, le cas moldave souscrit à un nou-

veau paradigme, celui d'un « Autre émergeant d'un Soi éclaté », en l'occurrence des « deux républiques moldaves » naissant d'une matrice historique commune qui était la République soviétique socialiste moldave (RSSM). C'est dans ce nouveau rapport paradigmatique entre le Soi et l'Autre que réside la « spécificité » du cas moldave. Vouloir déceler et comprendre cette spécificité implique de renouveler les approches critiques sur l'altérité; là se trouve le véritable défi que nous lance cette analyse.

La Transnistrie dans l'histoire moldave : entre « roumanité » et « altérité »

Vers la fin des années 1980, en plein programme de perestroïka, les élites moldaves songeaient déjà à une « révolte historiographique »⁶ qui aboutirait à l'abolition du schéma soviétique d'interprétation du passé et à l'émancipation de la discipline historique jusqu'alors « surveillée » par l'État-parti⁷. Le vent du changement amène le remplacement de l'ancien modèle d'enseignement historique, tributaire d'une idéologie de parti et basé sur l'alternance des deux cours, *Histoire de l'URSS* et *Histoire de la RSSM*, par une nouvelle conception privilégiant deux autres cours – *Histoire universelle* et *Histoire des Roumains*. C'est cette *Histoire des Roumains*, qui fait désormais office de « récit d'histoire nationale » en Moldavie, que nous interrogeons ici. Aux fins de l'analyse, trois manuels ont été retenus : l'ouvrage de Gheorghe Postica et Demir Dragnev, *Histoire des Roumains. Époque ancienne et médiévale*⁸, destiné aux élèves de première année du lycée; le livre d'Ion Varta et Demir Dragnev, *Histoire des Roumains. Époque moderne*⁹, proposé aux élèves de deuxième année, et le manuel de Nicolae Enciu, *Histoire des Roumains. Époque contemporaine*¹⁰, offert aux lycéens des classes terminales. Le choix des manuels en question est déterminé par deux critères plutôt inductifs que déductifs : 1) ils s'adressent d'abord au public lycéen; 2) superposés, ils totalisent une version complète de l'histoire nationale, de l'époque ancienne à l'étape contemporaine.

La région transnistrienne occupe dans ces livres un espace textuel relativement important. L'ouvrage d'histoire ancienne et médiévale, même s'il ne lui consacre pas des chapitres séparés, l'intègre à travers de nombreux fragments qui, ensemble, totalisent environ cinq pages. Dans le manuel d'histoire moderne, la Transnistrie partage avec la Bessarabie (nom historique donné à l'actuelle RM) deux chapitres qui représentent 14 % du manuel alors que, dans l'ouvrage d'Enciu, la zone est-nistrienne dispose à elle seule d'un chapitre et demi, soit l'équivalent de 12 % du volume total du livre.

La Transnistrie est la formule la plus couramment utilisée pour désigner la rive gauche du Dniestr et est conceptualisée de la manière suivante :

La Transnistrie [est une] notion géographique et historique appartenant à la pensée et à la conscience roumaine et formulée dans cette acception après 1918. La projection de cette réalité ethno-sociale est faite à partir des positions roumaines,

impliquant la conscience de l'existence d'une puissante communauté roumaine, restée en dehors des frontières de l'État-nation unitaire roumain¹¹.

Cette définition que donne N. Enciu de la Transnistrie annonce la tonalité *roumano-centrique* qui préside à la mise en sens et en histoire de la région *transnistrienne*. La Transnistrie est d'ores et déjà vue comme « terre roumaine » et toute l'architecture discursive du récit compose avec cette dimension ethnique de la région sans cesse revendiquée. Le premier chapitre du manuel de Postica et Dragnev, qui traite des *Sociétés anciennes dans l'espace roumain* (p. 5), intègre la Transnistrie dans « l'espace roumain » – formule par ailleurs réitérée à toutes les instances propices du récit – à travers une définition opératoire selon laquelle « l'espace roumain correspond à la région géographique confinée entre les Carpates, le Danube et le Dniestr, qui fut dépassée d'un côté ou de l'autre selon les périodes historiques¹². » Au chapitre des anciennes civilisations ayant investi l'espace roumain, les auteurs rapportent la grotte d'Ofatinti et les sites archéologiques de Molodova, tous les deux situés à l'est du Dniestr. L'intention pan-roumaine y prend son sens lorsque les vestiges cités, déjà classés dans un « espace roumain » par l'intermédiaire des titres et d'une définition irrévocables, convergent, au fil de la narration, vers une multitude d'exemples similaires répertoriés à Edinet, à Dolj, à Constanta, etc., qui sont des destinations actuelles de la Moldavie et de la Roumanie. Plus loin, la Transnistrie réintègre le paradigme panroumain par les descriptions des frontières du royaume dace qui est la référence fétiche de l'État moderne roumain. « À la suite des expéditions à la Mer noire menées par Burebista, l'État dace atteint ses limites maximales, ayant comme repères : au sud, les montagnes Balkaniques, au nord, les forêts des Carpates; à l'ouest, la colline de la Moravie et le Danube et à l'est, la rivière Bug et le littoral de la mère noire¹³. » Parlant de la conquête de l'État dace par l'Empire romain à la suite des guerres de 101-106 p. Ch. et de l'expansion de ce dernier au nord du Danube, le texte rappelle les anciennes tribus des *Daces libres* de la région transnistrienne, les Tyragètes, et les voit intégrés à la « trajectoire daco-romaine qui finira dans quelques centaines d'années avec la formation du peuple roumain¹⁴. » À l'appui de cette thèse, le texte invoque deux phénomènes notables, la colonisation romaine et la christianisation des *Daces libres*, associés dans l'historiographie roumaine à la genèse du peuple roumain. Le propos roumain renouvelle sa saveur dans une définition très explicite de « l'espace de l'ethnogenèse du peuple roumain [...] qui s'étendait de Pannonie et le cours moyen du Danube jusqu'en Transnistrie¹⁵. »

Définition dans la main, la « roumanité » des Transnistriens est « génétiquement » acquise. Il s'agit dès lors d'un patrimoine génétique et culturel qui se transmettra d'une génération à l'autre, malgré les circonstances géopolitiques qui ont éloigné la bande transnistrienne du cadre étatique roumain. Car, à compter du Moyen Âge et jusqu'à présent, les territoires transnistriens ont successivement fait

partie du Duché de Lituanie, de l'Empire russe et ensuite soviétique pour devenir, après l'implosion de ce dernier, république transnistrienne moldave. Nonobstant sa posture de « terre en exil », comme elle est souvent perçue à l'ouest de Dniestr, la Transnistrie a su produire et témoigner à la nation roumaine sa conscience ethnique solide. Varta et Dragnev rappellent le mouvement national des Bessarabiens et Transnistriens aux XIX^e et XX^e siècles (p. 110, 153-157) et ponctuent systématiquement tous les lieux de mémoire nationale (figures et écrits, actions et espaces d'expression) qu'accueillent ces provinces historiques. Enciu prend la relève pour la période contemporaine et propose une véritable exégèse de la cause roumaine en Transnistrie, déclinée aux rythmes de ce titre on ne peut plus explicite : « Les actions des Roumains transnistriens en vue de l'affirmation de l'individualité nationale et de l'unité politique » (p. 76). L'identité roumaine est davantage réaffirmée par l'usage répétitif de l'adjectif-nominatif « Roumains transnistriens » et des constats irrévocables tels « conscience de la solidarité nationale », « renaissance nationale », « désir ferme d'union », « éveil de la conscience nationale » ou encore « haute conscience nationale » en Transnistrie.

Néanmoins, ce langage fratricide, porteur d'un idéal d'unité roumaine, se heurte au sécessionnisme historique de la région transnistrienne. C'est un défi d'envergure pour l'ouvrage scolaire qui est le lieu où se rencontre une factualité du passé avec un horizon d'attente projetées vers l'avenir. C'est donc dans cette difficile réconciliation entre « les faits » et « l'espoir » qu'un discours complémentaire surgit et tisse les lignes d'une altérité transnistrienne. Elle se constitue dans les manuels moldaves de deux manières. La première relève d'un effort de compréhension de la spécificité de la région et de l'esquisse de « son histoire » vue à travers le clivage qui sépare la rive gauche du Dniestr de la matrice géographique de la nation roumaine. Cette marginalité historiquement établie ne peut être remise en cause sans un discours alternatif qui ponctue les motifs de cet isolement. Le passé est alors revisité et c'est « l'invasion des Autres » qui est tenue responsable de l'écart de la Transnistrie, de l'« accident historique » de son « détour obligé ». En effet, Postica, Dragnev, Varta et Enciu, tous de fins connaisseurs de l'histoire locale, livrent un amalgame d'exemples enrobés d'un vocabulaire émouvant (invasion des Tatars, annexion russe et ensuite soviétique, etc.) qui convainquent le lecteur du « destin tragique » de la région, située à la croisée de toutes les malédictions et, par conséquent, dépossédée de son trajet historique « naturel ».

Attentifs à ne pas exceller dans une narration faite de conquêtes et de douleurs, les historiens trouvent une manière « heureuse » de présenter et de réconcilier la « spécificité » de la Transnistrie, issue de sa « marginalité », et la « roumanité » dont on la veut l'héritière. Ce n'est pas dans sa soumission et son assimilation que réside sa différence, c'est dans sa résistance à l'Autre, dans son effort de rester, malgré les circonstances, toujours la même – roumaine. On est presque dans la logique

d'une altérité « martyr », exemplaire par son courage, si proche de nous par son désir et ses efforts de résistance à l'assimilation.

[I]es vicissitudes de l'histoire ont voulu qu'il y a 14 ans ces Roumains soient intégrés dans l'Union Soviétique et qu'à partir de 1924 la Transnistrie devienne une pépinière pour cultiver et élever une nouvelle génération de Roumains communistes [...] mais vite les Soviétiques se sont rendus compte que leur travail pour convertir ces Roumains en « propagateurs du communisme » n'a pas donné de résultats et que, au contraire, les Moldaves sont inadaptés aux doctrines communistes [...] les Moldaves de Transnistrie tournaient avec conviction et foi leurs regards et leurs pensées vers la Roumanie libre¹⁶.

La seconde forme de perception de l'altérité est celle de l'exclu, celle du sentiment d'abandon vécu par les Roumains d'outre-Dniestr. L'altérité est ici « introspective », intériorisée par le sujet transnistrien qui crie son désarroi et son refus d'être abandonné : « Et je vous demande, chers frères Moldaves, à qui nous laissez-vous, nous, les Moldaves qui sommes séparés de Bessarabie? Nous laissez-vous vivre sur l'autre rive du Dniestr? Restons-nous, comme la souris, une proie pour le chat¹⁷? » Plutôt exclamatif qu'argumentatif, le sentiment d'abandon revisite le récit par l'entremise de quelques clichés empreints d'une note victimaire : « isolés », « oubliés », « victimes » d'un « destin tragique ». Soigneusement récupérées dans des phrases tantôt interrogatives, tantôt exclamatives, ces représentations victimaires créent un climat discursif propice à l'émotion et incitent le jeune lecteur à croire en une « altérité transnistrienne » qui n'est pas choisie mais subie.

Quelle explique une « roumanité-île », en éternelle défensive, un « statut de victime » ou « d'abandonnée », l'altérité transnistrienne est exclusivement et invariablement reliée à l'identité roumaine. Mais cette volonté de reconnaître et de redonner à la Transnistrie une identité roumaine, inscrite dans la démarche du renouvellement de l'historiographie postsoviétique, tend souvent un piège à ceux qui s'appliquent à mettre en récit didactique le passé de la région. Or, dans l'usage fréquent et parfois anachronique des qualificatifs « roumains » qu'implique la satisfaction de ce désir, se dissimule une « autre » réalité de la Transnistrie, plus complexe et composée d'identités multiples, intrinsèques à la « spécificité » transnistrienne. On ne peut ignorer la précarité des références aux quelques autres ethnies et nationalités – Russes, Ukrainiens, Juifs, pour n'en nommer que quelques-unes – qui partagent l'espace et l'histoire de la Transnistrie depuis des lustres. C'est dans les méandres de ce discours, dans ses non-dits et ses oublis, que se cache l'indéniable altérité de la Transnistrie. On rappelle cette phrase connue de Michel Foucault qui dit que « le discours est l'expression manifeste de ce qu'il ne dit pas¹⁸. » Ce sont ces « tabous » qui brisent l'homogénéité de la Transnistrie, dérobent ses multiples identités et compromettent la volonté affirmée par ailleurs d'unité nationale.

La Moldavie dans l'histoire transnistrienne : du « frère qui a trahi » à l'« étranger ennemi »

Après cette incursion dans les manuels moldaves d'histoire, l'instant est venu de « traverser le Dniestr » afin d'explorer les modalités d'écriture de l'histoire scolaire en Transnistrie et l'image qu'elle donne de la Moldavie voisine. Notons d'abord que si le choix des manuels moldaves a été fait sur une quinzaine d'options, celui du manuel transnistrien fut moins contraignant parce qu'il n'existe pas dans la région, au moment étudié, de manuels autochtones d'histoire. Ouvrage de Boris Bomeskho et Nicolai Babilunga, *Pages d'histoire de la Patrie*¹⁹, est, pour l'heure, le seul support pédagogique qui accompagne les enseignants et les élèves en classe²⁰. Son réel monopole dans l'espace scolaire puise dans l'esprit du « manuel unique » disponible durant la période soviétique alors que l'analyse de son contenu indique également le renouvellement du paradigme marxiste pour la mise en histoire du passé de la région transnistrienne. Or, la lutte des classes y est tenue pour le principe essentiel du progrès de l'humanité, et c'est en fonction de ce principe que s'articule le ton persuasif du récit. Cependant, entre les passages exaltant l'esprit égalitaire du prolétariat, constamment opposé à l'action machiavélique des bourgeois, on retrouve des exposés proprement événementiels qui rappellent les efforts d'un État transnistrien en perpétuelle quête de reconnaissance et d'indépendance. Il résulte de cette mixité de modèles discursifs une sorte de récit « nationalo-communiste », inventé et développé à l'époque soviétique par les pays-satellites de l'URSS – tels que la Roumanie et la Hongrie, pour n'en citer que quelques exemples – et, dans une certaine mesure, par la RSSM.

Faute d'une véritable indépendance étatique dans le présent, comme dans le passé, la physionomie d'un prétendu État transnistrien, telle qu'elle apparaît dans la narration scolaire, est sémantiquement très variée, pour ne pas dire confuse. De la Principauté médiévale de la Moldavie à l'URSS, en passant par l'éphémère république autonome moldave et la vénérable RSSM, tous ces « cadres étatiques » légitiment les revendications actuelles d'indépendance du régime de Tiraspol. Cela dit, contrairement au discours politique actuel qui durcit son propos vis-à-vis de Chisinau, le manuel de Bomeskho et Babilunga accorde une place importante à la Principauté de Moldavie, qui pourrait être vue comme matrice historique de la RM. On évoque son prestige sous le règne d'Étienne III le Grand (1457-1504), l'authenticité de ses traditions culturelles et institutionnelles, et on s'inspire de sa lutte étendue sur quelques siècles pour la libération nationale du joug ottoman. Cette fascination pour la Principauté de Moldavie, dans le contexte de la rivalité actuelle entre les « deux républiques moldaves », peut semer la confusion chez le jeune lecteur. Mais elle sera ingénieusement dissipée dans le prochain chapitre qui, intitulé de manière très suggestive : « Ensemble pour toujours » (p. 44), dévoile en fait la véritable intrigue du récit. On y insiste avec conviction sur les événements de 1812 qui marquent

l'insertion de la Bessarabie – la partie orientale de la Principauté de Moldavie qui correspond à l'actuelle RM – dans l'Empire russe duquel la Transnistrie faisait déjà partie depuis 1792. On ne peut manquer d'observer l'enthousiasme et la réjouissance pour cette « fusion des deux rives moldaves » au cœur d'un grand pays qui est la Russie. Cet enthousiasme est renouvelé dans un prochain chapitre qui traite de l'année 1940, lorsque la Bessarabie fut de nouveau ramenée au sein de l'URSS et fusionnée avec la Transnistrie, après avoir subi l'« occupation roumaine » durant la période de l'entre-deux-guerres. Il va sans dire que la Russie, saisie dans toutes ses hypostases étatiques, représente le seul environnement capable d'offrir les conditions requises pour une cohabitation harmonieuse des deux rives du Dniestr. L'Union soviétique y est sans conteste la mère patrie inégalable dont on déplore la disparition : « L'Union soviétique – la patrie dans laquelle nous sommes nés, a été une grande puissance, riche et respectée par le monde entier²¹. » Nul besoin de recourir à des analyses sophistiquées pour détecter une sympathie pour « l'Éden soviétique » et le rêve qu'il incarnait. Le texte emprunte à l'ancienne historiographie communiste les mêmes syntagmes et clichés qui valorisent un pays glorieux, sous le signe de « l'ordre » et de « l'émulation ». Branché à ce parangon, le manuel rappelle l'excellence de l'ancien régime et nourrit l'espoir pour son retour tant souhaité. Le but et la finalité de l'indépendance transnistrienne sont alors prévisibles, car à chaque instant du récit, la Transnistrie se compare à l'URSS, revisite sa mémoire et revendique l'espoir d'incarner un jour sa gloire.

Éclipsé par cette aura mythifiée de la patrie et de l'époque soviétiques, le présent s'exprime sans couleur, il est dépourvu de toute grâce. Au fil du récit, on retrouve une Transnistrie qui ne peut se projeter dans l'avenir que par son passé. Plutôt circonstanciel, temporaire et de courte durée, le présent est l'instance du passage du lieu de son « excellence » vers le lieu de son « existence ». Ainsi, la Transnistrie investit dans son passé soviétique, qui est son *âge d'or*, pour construire l'horizon de son avenir. C'est dans ce registre nostalgique du « bon vieux temps soviétique » que la Moldavie, subitement tournée vers l'Occident, incarne alors l'Autre, ce « frère qui a trahi », celui qui a quitté. La logique manichéiste de la guerre froide refait surface pour replacer la Russie, l'incarnation actuelle de l'ex-Patrie idyllique où les peuples vivaient en harmonie, en opposition irrémédiable avec l'Occident individualiste, vaniteux et décadent. C'est aussi dans cette polarisation irréconciliable des deux mondes et des deux civilisations que la Moldavie, retrouvant son identité roumaine et réclamant son adhésion à l'Union européenne, fait figure de l'Autre.

L'apparition de la nouvelle république moldave à l'ouest du Dniestr est dès lors blâmable, sa (dés)orientation pro-roumaine est blessante et d'autant plus insupportable, qu'elle représente l'alternative inappropriée, illogique et dangereuse à la fin d'un « temps » et d'un « lieu » où l'unité moldo-transnistrienne était possible. Or, cette Moldavie, qui fut autrefois « l'enfant chéri » de l'Union, s'est laissé entraî-

ner dans la dérive gorbatchéviste. Révoltés par ce revirement chaotique, les auteurs déplorent l'inattendu qui s'ensuit. L'émotion s'invite au drame par des interrogations qui stigmatisent la rupture et entretiennent le regret. « Pourquoi alors la Moldavie est subitement sortie de l'Union soviétique? Pourquoi la grande puissance s'est-elle effondrée? Pourquoi les républiques soviétiques se sont plongées dans ces crises, chaos et conflits civils? [...] Tout le monde sait que les peuples de l'URSS ne voulaient et ne souhaitaient pas la chute de la grande puissance²². »

Confronté à la réalité de l'effondrement de la belle Patrie soviétique et à l'émergence de la RM, le discours durcit son propos. Des jugements presque gratuits tissent les nœuds d'une trame narrative qui dénigre la validité de l'alternative moldave. Les mots font complicité pour démasquer une altérité moldave dissuasive, violente et xénophobe : [...] les pouvoirs furent vite accaparés par une bureaucratie nationale qui s'appuie sur des idées nationalistes de nature fasciste [... ils...] qualifièrent avec furie les différentes nationalités, leur collant des étiquettes du genre « parvenus », « occupants », « mankouertes » et leur rappelant que « la Moldavie est pour les Moldaves²³. » Puis, s'ensuit une nouvelle avalanche de vocables dénonciateurs, tels « terreurs », « attaques musclées », « purges », « pogroms », « crimes en masse » et surtout « tueur » et « agresseur », qui place la Moldavie sur le terrain de l'imposture. Ainsi, au terme d'une finale bouleversée, et bouleversante, le jugement dernier du récit reste sans appel : le Moldave n'est plus un « frère qui a trahi », il est désormais un « étranger ennemi ».

Conclusions : Comment écrire l'histoire d'un (post)conflit ?

Cette brève analyse des manuels d'histoire moldaves et transnistriens nous a permis d'observer deux lectures du passé différentes, voire divergentes, qui se modulent aux rythmes d'une rhétorique partisane de l'altérité. Accordée à une tonalité victimaire ou hostile, revendicative ou accusatrice, cette parole sur l'Autre rend compte des séquelles de mémoires laissées par la récente guerre et des difficultés entourant l'acte de réconciliation.

Dans la mesure où l'on s'accorde pour dire que le récit scolaire d'histoire pourrait être une ressource dans le processus de construction de la paix²⁴, renouveler cette histoire de manière à rendre possible le travail de réconciliation est un des défis majeurs auxquels est confrontée la société moldave d'aujourd'hui. En cela, d'ailleurs, le cas moldave n'est pas unique. On se rappelle l'exemple de l'ex-Yougoslavie, d'Israël et de la Palestine, de la Tchétchénie ou encore de l'Ossétie du Sud, pour n'en nommer que quelques-uns, où les livres d'histoire témoignent d'une « guerre des mémoires » et des impasses du travail de pardon.

C'est notamment en lien avec ses mémoires conflictuelles que de nombreux

experts et institutions, qui inscrivent leur mandat au service de la construction de la paix, proposent quelques solutions de « réconciliation à travers l'histoire »²⁵. On pense, entre autres, aux nombreuses recommandations du Conseil de l'Europe²⁶, de l'EuroClio et au travail concret des commissions bilatérales franco-allemande, germano-tchèque et germano-polonaise. Résumant leur propos, on notera l'avantage, si ce n'est l'obligation, de soumettre le passé à une lecture neutre; de pratiquer une approche qui encourage l'esprit critique; de prôner les valeurs de la diversité et de la tolérance; de développer une écriture qui puisse faire comprendre aux jeunes citoyens que l'homogénéité n'est pas l'unique garant de la convivialité, ni la haine, l'unique force pour lutter et revendiquer sa différence, que derrière les conflits que connaît l'histoire se cache une belle variété humaine, un esprit d'harmonie et d'amour pour le proche.

Si une telle solution a fait ses preuves d'efficacité dans d'autres sociétés, peut-on espérer un éventuel succès en Moldavie et en Transnistrie? Dans quelle mesure une telle approche pourrait-elle séduire et convaincre les concepteurs de l'histoire œuvrant sur les deux rives du Dniestr? Autrement dit, et c'est la question avec laquelle on aimerait clore ce texte tout en l'ouvrant à une autre problématique – délicate mais nécessaire – la Moldavie et la Transnistrie, à l'instar des autres sociétés ayant connu une expérience traumatique dans un passé récent, sont-elles prêtes à réécrire leurs histoires après ce conflit qui hante encore leurs mémoires? Le deuil de la mémoire douloureuse est-il réellement accompli? Devant ce devoir urgent de mémoire, quel récit les historiens doivent-ils concevoir pour préparer l'avenir de la collectivité sans toutefois trahir le fond de son passé? Dans quel « régime d'historicité »²⁷ inscrire ces sociétés et quel rôle accorder à l'historien au sein de la cité? Là, à notre avis, réside un des plus grands défis qui est posé à l'historien s'engageant à mettre à jour le récit de notre expérience collective passée et présente afin de mieux préparer notre avenir commun.

Notes

- 1 Marc Augé, *Le Sens des autres : l'actualité de l'anthropologie*, Paris, Fayard, 1994.
- 2 Marc Ferro, *Comment on raconte l'histoire aux enfants à travers le monde entier*, Paris, Payot, 1986, p.7.
- 3 Voir à ce propos Christophe Caritey, *L'Apport du manuel scolaire et ses limites dans la formation de la mémoire historique. Application à l'étude de la Nouvelle-France de 1608 à 1663 dans le cadre du Québec de 1923 à 1989*. Thèse de doctorat, Université Laval, 1992; Boriana Panayotova, *L'image de Soi et de l'Autre*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2005; Mirela Luminita Murgescu, *Intre « bunul crestin » si « bravul roman »*. *Rolul scolii primare in construirea identitatii nationale romanesti (1831-1878)*, Iasi, A'92, 1999; Panos D. Xochellis, Fotini L. Toloudi (dir.), *The Image of the "Other" Neighbour in the School Textbooks of the Balkan Countries*, Proceedings of the International Conference Thessaloniki, 16-18 October 1998, Athens, 2001.
- 4 Sur une liste imposante, on retient les études d'Edward Saïd, *l'Orientalisme*, Paris, Seuil, 2005; de

- Leonte Ivanov, *L'image des Russes et de la Russie dans la littérature roumaine, 1840-1948*, Chisinau, Cartier, 2004 (paru en roumain) ou encore celui de Klaus Heitmann, *L'image des Roumains dans l'espace linguistique allemand*, Bucuresti, Editura Univers, 1995 (traduction de l'allemand en roumain par Dumitru Hincu).
- 5 Voir entre autres Hans Mayer, *Les marginaux*, Paris, Albin Michel, 1975.
- 6 Anatol Turcanu, *La révolte historiographique des années 1980* dans *Revista de istorie* (fr. *La revue d'histoire*), Chisinau, tome VI, 1995, n^{os} 5-6, p. 451-470 (paru en roumain).
- 7 Nous pensons notamment à l'ouvrage de Marc Ferro, *L'histoire sous surveillance*, Calmann-Levy, Paris, 1985.
- 8 Gheorghe Postica, Demir Dragnev, *Histoire des Roumains. Époque ancienne et médiévale*, Chisinau, Ed. Civitas, 2003.
- 9 Ion Varta, Demir Dragnev, *Histoire des Roumains. Époque moderne*, Chisinau, Ed. Civitas, 2001.
- 10 Nicolae Enciu, *Histoire des Roumains. Époque contemporaine*, Chisinau, Ed. Civitas, 2003.
- 11 « Transnistria ca noțiune geografico-istorică aparține gândirii și conștiinței naționale românești, fiind formulată în această accepțiune după 1918. Proiectarea acestei realități etno-sociale este făcută privind lucrurile de pe poziții românești, implicând conștiința existenței unei puternice comunități, rămase în afara statului național unitar român » - N. Enciu, *op. cit.*, p. 78. (Note: La traduction du roumain et du russe en français de toutes les citations intégrées dans ce texte a été effectuée par l'auteur. Elle sera désormais notifiée par la précision : (« traduction de roumain en français » ou « traduction du russe en français »).
- 12 « Spațiul românesc corespunde regiunii geografice carpato-danubiano-nistrene, care în unele perioade istorice era depășit într-o direcție sau alta » - Dragnev et Postica, *op. cit.*, p. 6. (traduction du roumain en français).
- 13 „În rezultatul expedițiilor pontice statul lui Burebista atinge limitele spațiale maxime, având drept repere: la sud munții Balcani, la nord Carpații Păduroși, la vest podișul Moraviei și Dunarea de Mijloc, iar la est cursul inferior al raului Bug și țărmul de vest al Pontului” - Dragnev et Postica, *op. cit.*, p. 29.
- 14 « [...] traectoria daco-romană, care va finaliza peste câteva sute de ani cu formarea poporului român » - Dragnev et Postica, *op. cit.*, p. 44. (traduction du roumain en français).
- 15 « [...] se întindea de la Câmpia Panonica și Dunărea de Mijloc până în Transnistria [...] » - Dragnev et Postica, *op. cit.*, p. 56. (traduction du roumain en français).
- 16 « Vicisitudinile istoriei au vrut ca acum 14 ani acești români să fie înglobați în Uniunea Sovietică, iar începând din 1924 să fie destinați de către guvernarea acelei Uniuni pentru a forma o pepinieră pentru creșterea și cultivarea unei noi generații de români comuniști [...] Sovietele și-au dat seama că truda lor pentru creșterea generației de români, propagatori ai comunismului, nu dau roadele la care se așteptau și că din contra, moldovenii sunt inadapabili în realizarea doctrinei comuniste [...] moldovenii transnistreni cu evlavie și nădejde își îndreaptă privirile și gândurile lor spre România liberă ... » - Du « Mémoire des Roumains transnistriens présenté à la Ligue des nations » cité par N. Enciu. *Op. cit.*, p. 89. (traduction du roumain en français).
- 17 « Dar eu vă întreb, fraților, care sunteți moldoveni, cum ne lăsați pe noi moldovenii, cei ce suntem ruși din această Basarabie, să trăim pe celălalt mal al Nistrului? Noi rămânem ca șoarecele în gura motanului? - N. Enciu. *Op. cit.*, p. 77. (traduction du roumain en français).
- 18 Michel Foucault, *L'Ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1972.
- 19 Boris Bomeshko, Nicolai Babilunga, *Pages d'histoire de la Patrie*, Tiraspol, Ed. Rio-Pino, 1997.

- 20 Selon les discussions que nous avons eues avec certains ressortissants de la Transnistrie, il apparaît que dans les écoles de la région, durant les dernières années, sont utilisés des manuels d'histoire importés de Russie. Cependant, ces manuels traitent de l'histoire universelle et de celle de la Russie, mais non de l'histoire régionale de la Transnistrie. En ce sens, le manuel de Bomeshco et Babilunga préserve encore son « monopole » pour ce qui est de l'histoire locale.
- 21 « Советский Союз – Отечество в котором мы родились – был мощной богатой и уважаемой во всем мире державой » - Bomeshco et Babilunga, *Op. cit.*, p. 3. (traduction du russe en français)
- 22 « Так почему же Молдавия вдруг оказалась вне Советского Союза? Почему многие бывшие республики стали враждовать все больше погружаясь в кризис хаос и гражданские конфликты?....Но всему миру известно, что народы СССР не желали развала единой державы – Bomeshco et Babilunga. *Op. cit.*, p. 107. (traduction du russe en français)
- 23 « [...] власть оказывалась в руках национальной бюрократии, опиравшейся на идеи национализма полуфашистского толка. Эти власти с большим усердием стали стравливать людей разных национальностей, навязывая им лозунги типа « Молдавия – для молдован » Эстония – для эстонцев, Грузия – грузин и т.д. Они стали вводить такие новые понятия как « пришелец », « оккупант », « манкурт ». - Bomeshco et Babilunga, *Op. cit.*, p. 108. (traduction du russe en français).
- 24 Voir, à ce sujet, Serge Jaumain et Éric Remacle (dir.), *Mémoire de guerre et construction de la paix : mentalités et choix politiques : Belgique - Europe - Canada*, Bruxelles, Ed. Peter Lang, 2006.
- 25 Anne Bazin, « La réconciliation à travers l'écriture d'une histoire commune : l'exemple des commissions d'historiens germano-tchèque et germano-polonaise » dans *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, vol. 31, n° 1, 2000, p. 33-65
- 26 Voir à ce sujet les publications du Conseil de l'Europe et de l'Association EuroClio placées en partie dans le site officiel du CE - <http://www.coe.int>.
- 27 François Hartog et Gérard Lenclud, « Régimes d'historicité », dans Alexandru Dutu et Nobert Dordille [dir.], *L'État des lieux des sciences sociales*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1993, p. 1838 ; François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, Seuil, 2002.